

La Géorgie d'Erskine Caldwell

Gilles Perron

Numéro 130, été 2003

La littérature américaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55709ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

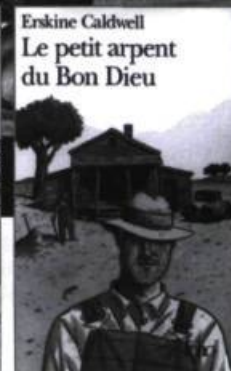
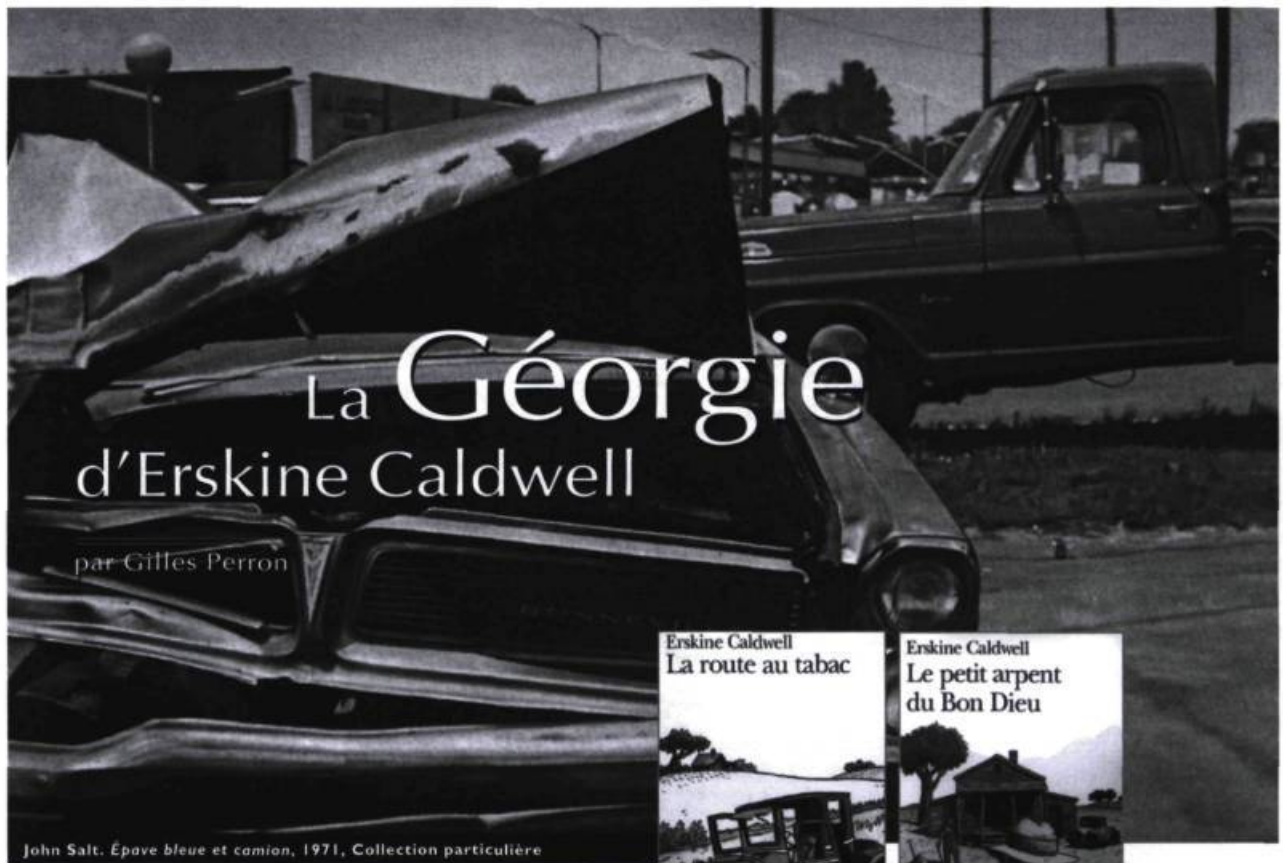
0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perron, G. (2003). La Géorgie d'Erskine Caldwell. *Québec français*, (130), 30–32.



Aux États-Unis, au Canada, ou dans n'importe quel pays au territoire un peu vaste, on trouve toujours des cultures différentes qui se côtoient et qui parfois se confrontent. Si le Québec est une « société distincte » dans le grand tout canadien, on peut en dire autant de la Californie ou de quelques autres États américains. On pourrait pratiquer de grandes coupes et diviser le territoire de nos voisins en trois vastes sections cardinales, donnant à chacune une capitale culturelle : l'Est (New York), l'Ouest (San Francisco) et le Sud (Atlanta). Le Sud des États-Unis, c'est bien sûr William Faulkner (*Le bruit et la fureur*), Richard Wright (*Black boy*), Margaret Mitchell (*Autant en emporte le vent*), Jim Thompson (*1275 âmes*), William Styron (*Le choix de Sophie*) ou Carson McCullers (*Le cœur est un chasseur solitaire*). Mais c'est surtout le « pays » qui a inspiré au Géorgien Erskine Caldwell des romans où le burlesque et le tragique deviennent le passage obligé pour saisir ce que, faute de mieux, on doit appeler l'Amérique profonde.

Pour Margaret Mitchell, dont l'épopée romanesque est incarnée depuis plusieurs générations dans l'imaginaire collectif par Clark Gable et Vivian Leigh, Faulkner et Caldwell ont trahi le Sud pour faire plaisir aux Yankees (les États-Uniens du Nord), en leur présentant des personnages sans envergure. Elle répétait volontiers, non sans fierté, que son roman *Autant en emporte le vent*, au contraire de ceux des deux auteurs cités, ne contenait « aucun personnage sadique ou dégénéré ». Les deux

romans qui ont contribué à faire connaître Erskine Caldwell, *La route au tabac* (*Tobacco Road*, 1932) et *Le petit arpent du bon Dieu* (*God's Little Acre*, 1933), sont de ceux qui ont effectivement déplu au sud puritain. *Le petit arpent du bon Dieu* a même valu à son auteur des poursuites pour obscénité et atteinte aux valeurs morales, 76 ans après *Madame Bovary* de Flaubert ! Fort heureusement, ses contemporains littéraires ont pris sa défense et ont réussi à faire cesser les poursuites, pour le plus grand bénéfice de la liberté d'expression, mais surtout, de la littérature. Par-delà les réactions excessives d'une époque pas aussi révolue qu'on aimerait le croire, la plume de Caldwell reste audacieuse, tant dans son propos que dans sa manière de le mettre en scène.

La route au tabac

La route au tabac est le troisième roman de Caldwell, mais le premier par lequel il devient un écrivain populaire et incontournable. Ce roman connaît, dès sa parution en 1932, un succès immédiat, amplifié au cours des années suivantes par l'adaptation théâtrale de Jack Kirkland : de 1933 à 1940, la pièce est jouée 3 182 fois à Broadway ! John Ford prendra le relais en 1941, adaptant le roman au cinéma. En 1947, ce sera au tour de Marcel Duhamel de faire profiter le public français d'une adaptation théâtrale de l'histoire de la famille Lester.

La route au tabac, c'est celle qui longe la terre de Jeeter Lester, une terre où son grand-père avait cultivé le tabac 75 ans plus tôt et où, après son père, Jeeter aimerait bien faire pousser du coton. Mais elle reste en friche, faute d'argent pour acheter guano et graines. Et depuis dix ans qu'on ne veut rien lui prêter, Jeeter refuse toujours de faire comme ses enfants ou comme les autres métayers qui ont renoncé à la culture du coton pour aller plutôt le filer dans les usines de la ville, à Augusta. Il survit tant bien que mal en volant de la nourriture ou en vendant pour quelques sous du bois de chêne noir dont personne ne semble vouloir.

Le drame de la faim qui se joue chez les personnages n'est pas tant celui de la pauvreté que celui de l'impossibilité congénitale de se sortir de l'état animal dans lequel ils vivent. Le roman s'ouvre sur une scène où Lov Bensey, le beau-fils de Jeeter – il a épousé, un an plus tôt, la cadette des Lester alors qu'elle n'avait que 12 ans ! –, s'amène avec des navets que son beau-père lui subtilisera pendant que celui-là se laisse aguicher par une autre fille de Jeeter, Ellie May. Jeeter vole le sac de navets et court vers les arbres proches pour éviter d'avoir à partager. À son retour, son fils Dude lui en prend quelques-uns de force, tandis que Jeeter consent à en jeter quelques petits à sa femme Ada et à Ellie May, toutes deux aussi affamées que les hommes. Quant à la grand-mère, qui vit avec eux, elle n'a pas plus d'importance qu'un chien : personne ne songe à la nourrir, on dirait même que personne ne la voit. Sa mort se fait sur le mode tragico-comique, alors qu'elle est écrasée par l'automobile de l'évangéliste « sœur » Bessie. Il ne faut pas négliger le rôle de cette voiture dans l'histoire. Quand Bessie affirme que le Seigneur lui a ordonné d'épouser Dude qui, à 16 ans, en a 23 de moins qu'elle, elle convainc l'adolescent en lui annonçant qu'elle consacra tout l'argent que lui a laissé son défunt mari à l'achat d'une auto. Et Dude, pourrait-on dire, épouse l'auto plutôt que Bessie. La voiture devient le centre d'intérêt, le moyen de faire avancer l'histoire et de la conduire à son point de rupture.

Le petit arpent du bon Dieu

Un an après *La route au tabac*, c'est avec *Le petit arpent du bon Dieu* que Caldwell atteint le sommet de son art. Avec un propos voisin du roman précédent, avec une famille tout aussi excentrique et primitive, il propose un roman plus construit et aux accents plus tragiques, parce que les personnages, malgré leur grossièreté, malgré leurs défauts humains surmultipliés, sont tout simplement plus attachants.

Ty Ty Walden vit entouré de ses deux fils, Buck et Shaw, de sa fille Darling Jill ainsi que de sa bru, Griselda, l'épouse de Buck. Ty Ty est convaincu qu'il y a de l'or sur sa terre et il creuse inlassablement, depuis 15 ans, avec l'aide de ses deux fils, négligeant la production de coton qui pourrait lui permettre de bien vivre. À mesure que les années passent et que les trous se multiplient, il reste de moins en moins d'espace – et de temps – pour la culture du coton, qui est laissée aux soins des deux métayers noirs (« mes nègres », comme les appelle Ty Ty) qui travaillent pour lui et qui crèvent le plus souvent de faim. Tout se passe autour de cette recherche effrénée et insensée de l'or. La famille est mobilisée. Ty Ty envoie chercher son autre fille, Rosamond, à Scottsville, dans l'État voisin de la Caroline, espérant profiter

des bras de son gendre Will, fileur de coton en grève. Il va aussi capturer un albinos avec l'aide de ses fils, cédant à la superstition populaire qui veut que les « hommes tout blancs » sachent trouver les filons à coup sûr. Il va aussi à Augusta, emprunter de l'argent à son autre fils Jim Leslie, histoire de survivre en attendant la découverte – incessante, affirme-t-il depuis 15 ans – de l'or.

Ce qui caractérise *Le petit arpent du bon Dieu*, c'est une animalité, une bestialité encore plus grande que celle qui est mise en place dans *La route au tabac*. Les personnages sont menés par leurs pulsions. Alors que chez les Lester, c'est la faim qui est souvent le moteur de leurs actions, les Walden sont pour leur part entièrement soumis à leurs pulsions sexuelles. Le mode burlesque du début, où on s'amuse des comportements des personnages, passe lentement au tragique qui conduit à l'éclatement de la famille.

La sexualité : les hommes sont aussi des bêtes

Deux des personnages du *Petit arpent du bon Dieu* sont fortement identifiés à la sexualité, l'un comme un animal irrésistible (Will) et l'autre comme une beauté convoitée et inégalée (Griselda). Will Thompson, marié à Rosamond, est « un homme, un vrai » (pour reprendre le titre français d'un roman récent de Tom Wolfe sur la Géorgie d'aujourd'hui). Leader dans la grève menée par les ouvriers de Scottsville (grève qui lui sera fatale), il séduit sa belle-sœur Darling Jill avant de coucher avec Griselda, sous les yeux des deux sœurs éblouies par la force brute du mâle en rut. Griselda, jusque-là épouse fidèle et obéissante de Buck (qui malgré son nom ne semble pas avoir les qualités d'étalon de Will), est sans cesse la source du désir des hommes, à commencer par Ty Ty, le plus direct de tous, qui n'arrête pas de lui faire des compliments sur sa beauté et son corps parfait, mais dans des mots qui la mettent toujours mal à l'aise : « M'est avis que Griselda est bien la plus jolie fille que j'aie jamais vue. Elle a une de ces paires de nichons, que personne n'en a jamais vu de pareils. [...] Ils sont si jolis que, des fois, ça me donne envie de me mettre à quatre pattes, comme les vieux chiens [...] et de lécher quelque chose » (p. 120). Cette envie « de lécher quelque chose », Ty Ty en reparle souvent et à chaque fois, Griselda tente de le retenir, mais après la mort de Will, survenue au lendemain de sa nuit d'amour passionné avec lui, elle dira à Ty Ty que seuls « [v]ous et Will, vous étiez de vrais hommes, Pa » (p. 234), les seuls à avoir compris sa véritable nature. Griselda provoque aussi le même désir chez Jim Leslie, qui revient à la ferme de son père pour tenter de la ramener avec lui. Buck, jaloux et frustré que Will soit déjà mort d'une autre main que la sienne, se tourne alors vers son propre frère qu'il tue de deux balles de fusil pour l'empêcher de toucher à sa femme. La sexualité n'est jamais loin de la mort lorsque les mâles sont prêts à se battre pour la femelle, dont la possession est symbole de pouvoir.

Dans *La route au tabac*, la sexualité est aussi une pulsion souvent hors de contrôle. Lov perd ses navets parce qu'il ne peut résister aux effluves d'Ellie May qui, à 18 ans, veut s'envoyer un mâle pour la première fois (elle a un bec-de-lièvre qui freine habituellement les ardeurs des hommes). Ce désir se vit au grand jour, alors que Lov, installé au bord de la route, laisse Ellie May faire ses approches devant trois Noirs fort intéressés par le

manège, devant Dude, Jeeter et Ada qui regardent également la scène sans aucune gêne. De la même façon qu'Ellie May avec Lov, Bessie se colle sans retenue à Dude pour lui faire comprendre son intérêt, ce qui fait dire à Jeeter : « J'ai jamais vu des gens se peloter et se frotter comme ça. Il en sortira bien quelque chose » (p. 80). Une fois mariés, alors qu'ils s'installent chez les Lester et qu'on leur laisse la chambre pour consommer leur mariage, Dude et Bessie ne voient pas tout de suite qu'ils ont un public : « Dehors, dans la cour, Jeeter et Ellie May étaient restés sur la pointe des pieds à regarder par la fenêtre ce que faisaient Dude et Bessie » (p. 140). Et pour mieux voir, Ellie May entre dans la maison et Jeeter va se chercher une échelle !

La morale : en avoir ou pas

Le désir sexuel est un objet de curiosité, une affaire publique dont on peut parler sans gêne puisqu'il exclut l'intimité. Les propos de Ty Ty, de Will ou de Jeeter sont au fond les mêmes. Jeeter, comme Ty Ty, vit dans ses fantasmes comme dans la réalité, qu'il raconte sans retenue : son désir pour Bessie (« si c'était pas Ada qu'est là... », p. 70) ou ses relations avec la voisine (« les enfants Peabody, là-bas, au bout du champ, m'est avis que, d'une façon ou d'une autre, ils sont quasiment tous à moi, de moitié », p. 76). De même, chez les Walden, l'absence de retenue de Ty Ty dans ses propos sur Griselda, le comportement sexuel de Will ou celui de Darling Jill ne choquent pas dans une société pourtant puritaine. Darling Jill est, pour sa part, frondeuse et sans pudeur. Alors que Pluto Swint, souhaitant l'épouser, fait remarquer à son père que l'on dit de Darling Jill « qu'elle aime à agücher les hommes et qu'elle a rigolé avec des tas », Ty Ty lui répond : « J'suis bien content d'apprendre ça. Darling Jill est le bébé de la famille et ça prouve qu'elle s'est enfin dégourdie. Sûr que j'suis content de savoir ça » (p. 29).

La sexualité échappe donc à la morale sociale, les codes de comportement n'étant soumis qu'à l'expression des pulsions naturelles. Mais avec Ty Ty ou avec Jeeter, on constate que la morale est un concept tout à fait abstrait. Chacun est plutôt amoral qu'immoral, bien que l'un et l'autre justifient constamment leurs actions par ce qui devient une morale toute personnelle. Leur rapport à la religion, comme aux valeurs sociales qui ont cours à leur époque, est constamment reconstruit selon les besoins du moment. Jeeter aime bien sœur Bessie, évangéliste auto-proclamée prédicatrice qui parle directement et quotidiennement à Dieu : elle prie volontiers pour lui et l'absout de ses péchés sur demande. « Le bon Dieu est de mes amis » (p. 60), affirme-t-il volontiers, et cette certitude vient toujours mettre fin aux brefs remords qui suivent certaines de ses actions. Quant à Ty Ty, il a le même rapport quotidien avec Dieu, s'en remettant à Lui pour tout ce qu'il entreprend. Il a même réservé un arpent sur sa terre (celui du titre), et a promis de remettre à Dieu (par l'entremise du pasteur) tout le produit de cet arpent. Mais il tient tout de même à s'assurer que, s'il trouvait de l'or, ce ne soit pas sur le petit arpent du bon Dieu : « Son arpent est à Lui, et j'peux pas le Lui reprendre, au bout de vingt-sept ans. Ça ne serait pas bien. Mais j'vois point de mal à le changer un peu de place, s'il le faut » (p. 42). En apparence, Ty Ty est une sorte de sage, qui philosophe constamment, qui explique par les lois naturelles les comportements humains, à commencer par le sien. Il est un maître dans l'art de

l'autojustification : « En règle générale, j'conseille jamais de violer les lois, et quand il m'arrive de le suggérer, je compte toujours qu'on n'm'en tiendra pas responsable » (p. 18). Il se sent donc justifié de kidnapper un albinos (et de le garder prisonnier) parce qu'il en a besoin, de réclamer de l'argent à son fils Jim Leslie, de laisser ses « nègres » sans nourriture ou d'imposer sa volonté à ses enfants, parce que c'est Dieu et la nature qui le commandent. Il en va de même chez les Lester, où la mort d'un « Nègre » n'est même pas un fait divers : Dude et Bessie ayant frappé accidentellement un Noir avec leur voiture, ces derniers, qui ne se sont même pas arrêtés, supposent qu'il est mort, sans en éprouver la moindre émotion. « Les nègres, ça trouve toujours moyen de se faire tuer » (p. 162), conclut Jeeter. La grand-mère n'a pas droit à plus de considération, et sa mort n'a guère d'importance : « Elle avait vécu si longtemps avec Jeeter et Ada qu'on avait fini par ne plus la considérer que comme un montant de porte ou un morceau de planche » (p. 237).

La faute à Dieu

Dans l'univers de Caldwell, la présence de Dieu au-dessus des personnages leur permet de se déresponsabiliser, de considérer tout ce qui leur arrive comme des « actes de Dieu ». Sinistrés de l'existence, ils n'ont aucune part à leur destin et sont portés par des pulsions qui les dépassent. Ty Ty, quand il explique ce qu'est la fièvre de l'or, en donne un bon aperçu : « Quand la fièvre de l'or vous tient, Pluto, la vraie de vraie, on ne s'en débarrasserait pas pour sauver son âme. [...] Ça vous tient un homme, tout comme la boisson ou les femmes » (p. 23). Dans *La route au tabac*, c'est Jeeter et Bessie qui prennent Dieu à témoin de leurs faits et gestes. La nuit précédant sa mort, Jeeter attend encore que Dieu lui fournisse l'engrais et les graines dont il a besoin. Mais le dernier mot revient à Ty Ty, devant la mort fratricide de Buck : « On nous a joué comme qui dirait un sale tour. Dieu nous a mis dans le corps d'animaux et il prétend que nous agissions comme des hommes. C'est pour cela que ça ne va pas » (p. 267).

Bibliographie

La route au tabac, Paris, Gallimard (Folio), 1983 [1937].

Le petit arpent du bon Dieu, Paris, Gallimard (Folio), 1983 [1936].

Kurt Vonnegut



En 1922, Kurt Vonnegut naît à Indianapolis, en Indiana. Il étudie à l'Université Cornell et à l'Université du Tennessee, où il obtient un diplôme en biochimie. Il fait son service militaire en Allemagne et il survit à un bombardement et aux horreurs de la guerre. Cette expérience sera la source d'inspiration pour son roman *Slaughterhouse-Five (Abattoir 5)*, qui ne sera publié qu'en 1969, après plus de 20 ans de mûrissement. À son retour de la guerre, il étudie l'anthropologie à l'Université de Chicago. Il écrit quelques romans, mais ce n'est qu'après la parution de son roman *Cat's Cradle (Le berceau du chat)*, 1963 qu'il devient populaire dans le milieu littéraire et qu'il s'y implique davantage. Ses œuvres, qui sont à la fois fantastiques et teintées d'humour noir, s'inscrivent dans le développement de la littérature américaine contemporaine.